

Annette L'homme cinéma

Daniel Racine

Number 328, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98755ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Racine, D. (2021). Annette : l'homme cinéma. *Séquences : la revue de cinéma*, (328), 14–15.



ANNETTE

L'HOMME CINÉMA

DANIEL RACINE

Est-ce que je peux commencer ma critique? Mais par quel angle, quel photogramme, quelle séquence, face à cette œuvre grandiloquente qu'est *Annette*, la tragédie musicale tant attendue de Leos Carax? Presque dix ans après son inclassable chef d'œuvre *Holy Motors*, Carax nous lance en plein visage sa nouvelle création démesurée, un trop-plein de mouvements, de couleurs et de sons, un film fascinant et monstrueux que certains aduleront, d'autres conspueront. Leos Carax ne fera jamais l'unanimité, et c'est tant mieux.

En ouvrant son film par la chanson *So May We Start*, du duo Sparks responsable du scénario et de l'idée d'origine de ce projet, Leos Carax se met en scène avec sa fille Nastya dans un studio d'enregistrement, indiquant aux frères Mael et aux autres musiciens de débiter leur pièce. S'en suit une séquence d'ouverture méta, où le cinéaste rejoint ses acteurs principaux dans la rue, ces

derniers enfilant leur costume respectif pour la véritable scène narrative qui suivra. Tout comme il l'avait fait dans les premières minutes de *Holy Motors*, en traversant la tapisserie d'une forêt qui le menait à l'obscurité d'une salle de cinéma, Carax nous envoie de plus en plus le message qu'il ne fait pas uniquement du cinéma, qu'il est désormais le cinéma, que son médium l'habite complètement, au point de ne plus pouvoir s'en détacher. À une autre époque, Dziga Vertov rêvait du ciné-œil pour dénicher une certaine vérité; aujourd'hui, Leos Carax traverse l'écran en tant qu'homme-cinéma pour nous montrer que le réel est désormais mis en scène. L'image est forte, tout comme tout ce qui suivra.

Même s'il concourait pour la Palme d'or, le prix de la mise en scène du Festival de Cannes 2021 est sûrement celui qui sied le mieux à *Annette*. Leos Carax a pris une histoire toute simple — soit celle d'un couple d'artistes

follement amoureux, bien que tout les oppose, et l'arrivée de leur petite fille qui ne pourra pas les sauver — pour l'élever au niveau d'une expérience cinématographique totale. Pour avoir les yeux, les oreilles et, à la fin, le cœur bien rempli, il faut impérativement vivre ce film dans une salle de cinéma, cathédrale sacrée de l'équilibre parfait entre les images et les sons. Et ça, Leos Carax le sait trop bien, jouant comme un virtuose dans la composition de chacun de ses tableaux, tous d'une fulgurante beauté baroque, où la musique vient illuminer toute la noirceur du personnage autodestructeur d'Adam Driver, le bien nommé Henry McHenry.

Pour ce grandiose spectacle, Leos Carax brûlera de ses lentilles les planches de différentes scènes: celle de l'opéra où l'héroïne n'en finira plus de mourir (comme le 7^e art et ses multiples vies); celle d'un spectacle d'humour qui se transforme en arène de boxe où les spectateurs ne se gênent pas



pour frapper le pugiliste désabusé à grands coups d'accusations verbales; et celle d'un stade immense où Annette sera au sommet de sa gloire instantanée. Même la salle d'accouchement, le pont d'un bateau et les allées des nombreux aéroports s'éclairent sous les projecteurs pour nous présenter le drame qui se joue sous nos yeux. La comédie musicale s'imposait donc logiquement pour illustrer avec panache cette descente aux enfers d'un homme aux multiples démons, entraînant avec lui dans sa chute celles et ceux qu'il aime.

C'est un Adam Driver possédé d'une furieuse rage créative qui ne cesse de nous surprendre tout au long des 141 minutes que dure le film. Tout son corps est interpellé, de sa luisante crinière noire, chargée comme un mustang indomptable, à sa voix ensorcelante, capable à la fois de nous déchirer et de nous caresser les tympans, et sa physionomie atypique, un peu comme le cousin éloigné du Oscar de Denis Lavant dans *Holy Motors*, corps qui habite l'écran d'une fascinante énergie magnétique. À ses côtés, Marion Cotillard s'en tire bien, sa Ann Defrasnoux étant le soleil qui tente de faire contrepoids au trou

noir d'Henry McHenry, sans y parvenir. Et Simon Helberg, pris entre les deux amoureux, nous livrera l'une des plus belles séquences du film, cet éblouissant travelling à 360 degrés autour de lui, chef d'orchestre dirigeant ses musiciens — une autre prouesse technique de Leos Carax, qui s'amuse vraiment aux commandes de son nouvel objet cinématographique.

Trop en dévoiler sur le personnage d'Annette enlèverait toute la puissance de la scène finale, un duo déchirant entre Henry et sa fille phénomène. *Sympathy for the Abyss* a tous les atouts de la tradition de ces grandes pièces musicales de ce genre, faisant culminer avec aplomb les merveilleuses compositions de Sparks — et une carrière iconoclaste jusqu'au bout pour les frères Mael (voir le touffu documentaire *The Sparks Brothers* d'Eggar Wright pour en avoir la preuve). Leurs mots chantés nous emportent par leurs délicieuses mélodies qui coulent si facilement dans nos oreilles. Au point que nous aimerions que certaines pièces ne s'arrêtent jamais, pour se laisser bercer dans cet équilibre parfait d'émotions et de vibrations.

Et surtout, ne partez pas avant la fin du générique, pour retrouver toute l'équipe de tournage paradant dans les bois, comme s'ils revenaient devant nous pour un dernier salut. Sous des baluchons de lumières multicolores, rappelant la lampe magique dans la chambre d'Annette et celle du cinéma des premiers temps, les artisans nous invitent à partager notre amour de leur création commune avec un ami ou un étranger. Le bouche-à-oreille, cette tradition orale qui s'est un peu perdue dans nos manipulations numériques, comme un appel à se donner un prochain rendez-vous, à se retrouver ensemble devant le même écran, le cinéma comme fédérateur du lien humain. À l'avant de cette farandole, juste assez en retrait, nous retrouvons un Leos Carax satisfait et fier des siens, pour sa puissante nouvelle lettre d'amour au cinéma. *Annette*, c'est un cadeau pour tous les cinéphiles qui croient encore à cet art parfois déraisonnable, à sa nature profonde de nous en mettre plein la vue, plein les oreilles, et de nous toucher droit au cœur. ▲